

Ainsi M^{me} Marguerite Durand, avec une séduction souveraine, dirige *la Fronde* pour une œuvre utile. Je n'ai pas le temps d'examiner si *la Fronde* n'aurait pas collaboré plus efficacement aux progrès du féminisme en étant à la fois plus conservatrice et plus pondérée. Mais il est certain que plusieurs réformes féministes ont été accomplies depuis sa fondation; *la Fronde* a suscité, à ce point de vue, des zèles excellents. Puis, elle a établi un cimetière pour les animaux domestiques. En outre, par une judicieuse initiative, M^{me} Léonide Kerdal a demandé — son article était excellent — et elle a obtenu la création d'un bureau de tabac de luxe aux Champs-Élysées. Est-ce que cette réforme intéressait spécialement les femmes?

... Et elles donnent un grand exemple austère, ces femmes se dévouant noblement, gravement, à un apostolat, et ne voyant rien ou presque rien en dehors.

J. ERNEST-CHARLES.

THÉÂTRES

OPÉRA-POPULAIRE : *Charlotte Corday*, drame lyrique en trois actes et six tableaux, d'Armand Silvestre, musique de M. Alexandre Georges.

Un de mes plus agréables souvenirs musicaux est celui du jour où je connus les *Chansons de Miarka*, de M. Alexandre Georges. Il y avait là une douzaine de mélodies d'une vie surprenante, d'une expression juste et claire, d'un pittoresque achevé. *L'Eau qui court* avait je ne sais quoi de fluide, de sinueux, de pénétrant et, si je puis dire, de « perpétuel; dans *la Route*, un rythme obstiné, un même dessin de l'accompagnement donnait à la mélodie quelque chose de las, de persistant, presque d'infini; *la Pluie*, cristalline et régulière; *la Poussière*, légère et tourbillonnante; *le Soleil*, éclatant et strident, pareil à un brusque éveil de lumière; *les Nuages*, surtout, d'une ligne noble et légère avec sa conclusion pleine d'ampleur et de force... Et ce qui était le plus remarquable ici, ce n'était pas seulement l'adresse et l'ingéniosité de l'expression pittoresque : nos musiciens contemporains sont adroits et ingénieux sans relâche. Ce qu'il y avait de tout à fait particulier c'était l'idée musicale elle-même. Point de ces rythmes hachés menu dont on commençait déjà à se lasser, plus de ces balbutiements, de ces bégaiements à travers lesquels la phrase ne se discernait qu'à peine. Une phrase musicale venue d'un seul jet, de contours arrêtés, précis, de forme presque classique; et le pittoresque était obtenu par une légère

inflexion de la mélodie, par une harmonie « suggestive », par un arrêt ou un élargissement inattendu de la ligne musicale... C'était « de la musique », des sensations musicales exprimées avec justesse, avec force, et par le moins de notes possible. Il y en avait peu, mais toutes étaient essentielles. Et, si je ne me trompe, c'est la définition même de la bonne musique.

Depuis, M. Alexandre Georges a donné, je crois, un ouvrage musical au théâtre des Arts, à Rouen : il a écrit la musique destinée à accompagner certains tableaux vivants d'Armand Silvestre. Je n'ai pas eu l'occasion de les entendre ni de les connaître. J'en étais resté aux *Chansons de Miarka*. Elles suffisaient à me donner pour l'auteur de *Charlotte Corday* la sympathie nécessaire...

* * *

Un prologue nous fait connaître l'un des héros du drame : Marat. A la *Taverne du Paon*, « l'Ami du peuple », entouré de ses partisans, glorifie la guillotine niveleuse et chante les vertus du sang répandu.

La Liberté ne fleurira que sur des monceaux de cadavres... Et Marat, accompagné par les chœurs, chante une « chanson à boire » qui ne laisse pas que de surprendre un peu. Mais des passants ont reconnu Marat; la foule se rue, l'acclame et le porte en triomphe. A mort, la Gironde!...

Nous voici à Caen, chez M^{me} de Bretteville, la tante de Charlotte. Quelques représentants de la noblesse normande s'y réunissent chaque soir; on joue, on cause, on parle des événements, et on les déplore; on parle du roi, et on le regrette. Seule, Charlotte ne dit mot; assise à l'écart, elle lit Corneille et songe... Sa rêverie est si profonde que pour l'en tirer il faut les chants révolutionnaires d'une bande de « Girondins ». M^{me} de Bretteville et ses hôtes s'inquiètent, regardent de loin passer les manifestants. Charlotte, toute vibrante, court à la fenêtre. Hélas! qu'ils sont peu nombreux les défenseurs de la bonne cause!... Où donc est le peuple, le vrai peuple?... Le voici. Ce n'est plus les chants de tout à l'heure, c'est des cris, des vociférations, des brutes ivres de vin et de sang, qui poursuivent de leurs cris de mort un fuyard qu'ils ne peuvent atteindre. La terreur passe sur l'assemblée. — Le comte de Lux s'approche de Charlotte; les temps sont graves, une femme a besoin d'un appui : il supplie Charlotte de lui accorder sa main. Mais elle refuse. L'heure est trop solennelle pour qu'on pense à des accordailles. C'est à la France seulement qu'il faut songer, et tout ce qui distrairait d'elle serait criminel. Le comte de Lux et les invités se retirent; Charlotte reste seule... Elle se lamente d'abord, et pleure sur les malheurs de la patrie. Mais

elle reprend courage. La France ne peut périr, ni le droit être oublié. S'il lui faut des martyrs, la France en trouvera. — Un fugitif paraît : Barbaroux. Du premier regard Charlotte l'a reconnu. Un dialogue émouvant commence. Que se passe-t-il à Paris ? Et à chaque question de Charlotte, Barbaroux, répond par le nom exécré de Marat... Marat ! Marat !... Toujours Marat !... Mais la nuit s'achève. Barbaroux s'enfuit. Où va-t-il ? A Paris !... Et, restée seule, Charlotte jette un manteau sur ses épaules, dit adieu (un peu longuement) à la maison où elle a passé sa jeunesse. Elle aussi ira à Paris !

Au Palais-Royal. — Des enfants jouent et dansent sous l'œil de leurs mères. Charlotte, émue, les contemple. Une petite s'approche d'elle, lui tend son front. Là est le bonheur, le devoir peut-être... Charlotte, faiblit. Mais les vendeurs de l'*Ami du Peuple* envahissent le jardin ; un seul regard sur la feuille immonde, et Charlotte est ressaisie par son idée fixe. Cependant les vendeurs ont disparu. La petite amie de Charlotte, effrayée par l'expression hagarde de sa compagne, la quitte en courant. Charlotte la suit des yeux. Elle entre chez son père : *Badin, coutelier*... C'est un présage, un ordre du destin. Charlotte-entre à son tour dans la boutique, achète un large couteau « qu'elle cache dans son corsage »... Et voici Barbaroux. Il reconnaît la belle patriote qui lui sauva la vie, et dont la pensée ne l'avait jamais quitté. Ils sont seuls ; la nuit qui tombe noie les arcades du palais et les arbres du jardin. Un frisson d'amour les enveloppe... Ils n'y céderont pas ! Ils s'aiment ; ils se le disent. Mais leur amour est surtout héroïque. L'Être Suprême les a réunis pour donner un grand exemple au monde, et pour rendre témoignage par leur martyre à la sainte Liberté. Ils mourront en s'aimant. Et c'est dans un monde meilleur qu'ils se retrouveront un jour, toujours aimants, toujours fidèles, toujours héroïques... La nuit est venue. Des cafés, des maisons de jeu sort une foule bruyante et grouillante ; des lanternes s'allument, des danses s'organisent... Les amants échangent un dernier regard et disparaissent.

Chez Marat. — A droite l'imprimerie de l'*Ami du Peuple* ; dans le fond, à travers un vitrage, on aperçoit Marat. Charlotte s'est mêlée aux tricoteuses et aux sans-culottes qui veulent contempler leur idole. Mais son amie Simone Evrard fait bonne garde. Elle protège le repos et le travail du « grand homme ». Mais Charlotte insiste. Elle est déjà venue. Elle porte une lettre importante... Simone consent à la faire lire à son maître. Marat lit et ordonne de faire entrer. Une lutte suprême... Charlotte raidit sa volonté, entre chez Marat, et, pendant qu'il lit sa lettre, elle lui plonge son couteau dans le cœur... Tumulte, cris de mort, Charlotte est menacée, à demi assommée... Des

soldats l'entraînent... Deux brefs tableaux nous montrent ensuite le cachot de Charlotte à la Conciergerie et la placée de la Liberté...

* *

Ce n'est pas par l'originalité que pêche ce poème. Si banal qu'il puisse être, il n'est assurément pas plus mauvais que la plupart de ceux qu'on nous donne. Au moins n'offense-t-il pas le bon sens. Pour superficiels que soient et le caractère de Charlotte et surtout celui de Barbaroux, ils ne nous présentent rien de particulièrement offensant. J'ai signalé la surprenante chanson à boire de Marat ; je signale encore, au second tableau, une singulière « berceuse » de M^{me} de Bretteville. Le reste, je le répète, est très supportable. C'est un brave livret d'opéra, pareil à bien d'autres, et qui n'est pas le plus mauvais d'entre eux.

* *

De la partition de M. Alexandre Georges, on ne dira pas, je pense, qu'elle est d'un bout à l'autre digne d'admiration. Au moins est-elle digne d'une attention sympathique.

Elle est sincère, d'abord. On n'y trouve pas trace des procédés à la mode, et qui finiront par nous dégoûter des plus incontestables chefs-d'œuvre. Chose presque incroyable, il est visible qu'en écrivant son ouvrage, M. Alexandre Georges n'a pas un instant songé à Richard Wagner ! Sans doute, il eût appris près du maître de Bayreuth un art plus soutenu et plus raffiné, une manière plus adroite d'accommoder l'orchestre, et peut-être aussi un sens plus exact de ce que doit être la musique dramatique. Mais assez de ses confrères se chargent de wagnériser, j'entends d'imiter des procédés en croyant appliquer des principes, qu'ils semblent du reste ne pas comprendre. Les « recettes » wagnériennes n'ont plus rien d'inattendu pour nous. — M. Alexandre Georges, ayant à mettre en musique un poème, ou un livret d'opéra, a bravement écrit de la musique d'opéra. Je dis : « bravement ». C'est qu'en vérité, il faut plus de bravoure aujourd'hui pour écrire un « opéra » sincère, qu'il n'en fallait il y a quinze ans pour écrire un « drame lyrique » platement et gauchement imité de Wagner. Alors, du moins, on avait les snobs pour soi...

De cela, et avant toutes choses, il faut savoir gré à M. Alexandre Georges. Très sincèrement, très consciencieusement, il a fait ce qu'il voulait faire, parce que la forme choisie par lui lui semblait la meilleure, et parce qu'elle lui paraissait répondre à son instinct et à ses moyens d'expression.

Toutefois, et quelle que soit la sympathie inspirée par l'« audace » de M. Alexandre Georges, il ne suf-

fit tout de même pas d'avoir écrit un opéra pour mériter mille louanges. En premier lieu, — et en admettant même la supériorité de cette forme du drame en musique, — il conviendrait de bannir les épisodes par trop choquants. Parce que des gens boivent, il n'est pas indispensable qu' « ils y aillent » de leur *brindisi*; quand le chanteur est Marat, il est difficile de ne pas sourire. Pareillement, de ce que M^{me} de Bretteville se lève au milieu de la nuit et de ce qu'elle écoute à la porte de Charlotte, il n'est pas indispensable qu'elle chante une « berceuse ». Si l'opéra doit renaître de ses cendres, c'est à condition qu'on le débarrasse des conventions par trop offensantes.

Je ne puis, n'ayant pas la partition sous les yeux, étudier en détail l'ouvrage de M. Alexandre Georges. Ce qui frappe à l'audition, c'est une diversité de styles un peu trop marquée. Des chœurs d'opéra-comique, presque d'opérette, voisinent avec des scènes d'une déclamation juste et large. Le dialogue des amis de M^{me} de Bretteville passe un peu la mesure... Je ne déteste pas (*brindisi* à part) le vigoureux prologue, non plus que la scène populaire du Palais-Royal. Cela est suffisamment franc et presque personnel. M. Alexandre Georges, encore, s'attache peut-être avec trop de fidélité à certains effets d'orchestre, agréables et bons en eux-mêmes, mais qui ne sont pas assez nouveaux pour ne pas devenir facilement monotones. Par exemple, chaque fois que l'âme de Charlotte semble au moment de s'attendrir, l'orchestre se fond, en quelque sorte, dans des arpèges de harpes. Je n'ai rien, en principe, à objecter là contre. On voudrait seulement que ce ne fût pas toujours la même chose. Et nombre de choses me plaisent dans l'ouvrage de M. Alexandre Georges. Voyez, par exemple, au second tableau, le début de la scène entre Charlotte et Barbaroux. Cela est d'une justesse parfaite et d'une émotion vraie; l'accent, ici, est donné par la voix presque seule, mais avec une expression vraiment pénétrante.

Inégale, pleine de qualités et de trous, il ne manque à *Charlotte Corday* que... Mais vous savez ce qui manque à beaucoup d'œuvres d'art?...

Il convient de rendre pleine justice aux efforts de l'Opéra-Populaire. Puisque l'occasion m'en est offerte, j'ai plaisir à faire remarquer qu'il continue de vivre depuis plusieurs mois, qu'il a su rassembler une troupe convenable, un orchestre très suffisant, et que son répertoire fait, en somme, assez bonne figure. Il donne aujourd'hui un ouvrage nouveau, et la mise en scène, — si elle n'est pas luxueuse, ce qu'on ne saurait vraiment exiger de lui, — est « intelligente » et vivante; les scènes populaires, notamment, sont parfaitement réglées, animées et vraies.

M. Cazeneuve chante en musicien le rôle de Bar-

baroux; sa rotondité cordiale le rend apte à représenter non pas peut-être l' « Antinoüs de la Gironde », mais le Girondin en soi... M^{me} Georgette Leblanc est Charlotte Corday. Elle y met toute sa voix, ce qui n'est pas grand'chose; et aussi tout son zèle et toute son ardeur, ce qui est beaucoup plus. Il convient de louer MM. Dangès et Corin, M^{mes} Lagard et Dulac. — J'ai dit que la mise en scène était très soignée; les décors sont fort réussis.

JACQUES DU TILLET.

LOIS ET DÉCRETS

La Représentation proportionnelle.

Il y a une chose certaine, c'est que la France, en tant qu'elle est composée d'individualités agissantes et pensantes, n'est pas *représentée*. Et, pourtant, nous sommes en régime *représentatif*. Mais la forme sous laquelle il se traduit chez nous, et dans presque toutes les nations modernes, — la forme parlementaire, — est-elle praticable? Le *Parlementarisme*? N'est-ce pas une utopie? N'est-ce pas une impossibilité dans la pratique? De forts esprits vont jusqu'à le penser et en donnent des raisons qui ont l'apparence d'être... raisonnables. On a dit que « vouloir enfermer la nation dans une assemblée » c'est chercher « la quadrature du cercle ». Et c'est le même écrivain qui a dit, en termes également significatifs : « Les Romains avaient le cirque; nous avons le Parlement. »

Tout le monde n'aboutit pas à une conclusion aussi totalement défavorable au régime parlementaire. Il est, au contraire, des esprits aussi excellents qui considèrent que le parlementarisme est la forme politique nécessaire au développement naturel des États démocratiques. Et si nous trouvons un penseur allemand, M. Karl Kantzsky, qui donne de cette opinion des raisons qui ont leur valeur, si on se place au même point de vue que lui, il n'est pas de personne réfléchie, à quelque parti qu'elle appartienne et quel que soit son niveau d'intelligence, qui ne souscrive à celles qu'en a données M. Paul Laffitte dans son ouvrage sur *le Suffrage universel et le Régime parlementaire*. Des idées nettes exposées avec élégance, — ce qui ne gâte point, à mon sens, les écrits politiques, — c'est ce que nous offre le livre de M. Paul Laffitte. Ce livre parut en 1888, chez Hachette. Il y a donc treize ans que ces idées sont à la portée de tous les politiciens en mal de réformes utiles. Il est déconcertant qu'elles n'aient rien perdu de leur fraîcheur. C'est qu'elles ont peu servi et qu'on s'est peu préoccupé de leur enlever leur force en améliorant le